

25 ans après, les Wallons sont-ils toujours belges?

*Les sentiments identitaires des Wallons de 1988 à
2013*

Patrick Italiano (Ulg)

Marc Jacquemain (ULg)

En 1988 se préparait la troisième réforme de l'État ; celle qui, après l'énoncé de principes de fédéralisation, allait réellement transférer aux entités fédérées des compétences et des moyens jusque là apauvris de l'État belge, que l'on ne disait pas encore fédéral. Ces compétences allaient être dévolues aux Régions et Communautés, selon une logique pas toujours immédiatement compréhensible par les citoyens. À la même époque, l'Acte Unique européen de 1986 prévoyait une mise à jour du Traité de Rome, avec pour horizon l'ouverture d'un marché unique et une coopération politique entre états membres. L'État belge était donc en train de céder des prérogatives vers le bas (fédéralisme) et vers le haut (Europe).

Dans ce contexte, la Région wallonne s'intéressait aux préférences des citoyens quant aux niveaux de pouvoir que ceux-ci considéraient comme les plus adéquats pour gérer différentes matières, et se posait en même temps des questions sur la nature et le périmètre des sentiments identitaires. En effet, si d'un côté la référence wallonne concurrence la référence francophone, il existe aussi des "théories" selon lesquelles la Wallonie se résume en fait à une juxtaposition de sous-régionalismes. À côté des préférences politiques quant au niveau de compétence souhaité, se dessine donc l'intérêt pour une étude de l'identité en Wallonie.

Le Centre d'Étude de l'Opinion de l'Université de Liège (CLEO) a donc commencé en 1988 à investiguer les identités "institutionnelles" des Wallons, et leur rapport avec leurs opinions socio-politiques, leurs valeurs dans différents domaines, ou encore le capital social.

Ce chapitre se pose pour objectif de faire le point sur l'évolution des identités sur cette période assez longue. C'est en effet la vérification de la stabilité dans le temps de certaines caractéristiques que l'on a pu explorer précédemment qui permet de stabiliser l'hypothèse que certains concepts indépendants entre eux du point de vue de leur élaboration théorique entretiennent entre eux des relations stables, que l'on postulera alors comme "structurelles". En effet, on peut aisément séparer la mesure d'une caractéristique en tant que telle, et son évolution, des liens qu'elle entretient avec d'autres caractéristiques mesurées. A priori, les relations que l'on observe par des croisements de variables ou des corrélations, sont susceptibles de révéler ce genre de "relation structurelle" entre les concepts opérationnalisés dans le questionnaire. Mais voir, par exemple, qu'il y a une relation entre l'âge et le sentiment wallon, à un moment donné, peut prêter à des interprétations en termes d'effet d'âge (on s'identifie différemment selon le point où l'on se situe dans un cycle) ou de cohorte (être né à un moment, dans un contexte donné, entraîne une identification qui perdure). Distinguer les effets conjoncturels reste toujours de l'ordre de l'interprétation, mais la répétition de l'exercice peut contribuer à renforcer, ou au contraire à démentir les lectures faites précédemment.

1. L'approche théorique

Si les concepts mobilisés, et les questions posées, ont évolué au cours des 25 années de recherche dont l'enquête d'aujourd'hui est l'héritière, certains choix théoriques et méthodologiques posés dès 1988 ont été conservés, à la fois parce qu'ils ont prouvé leur pertinence et afin de constituer des séries statistiques diachroniques permettant de mesurer les évolutions de la population wallonne sur certaines dimensions.

Le cadre théorique choisi s'appuie sur la théorie psychosociale de Tajfel et Turner [1979]. Ceux-ci fondent leur définition de "l'identité sociale" sur le mécanisme de catégorisation, processus cognitif fondamental dans la perception de l'environnement de l'individu: l'être humain, pour s'y retrouver dans le monde social, catégorise les personnes comme il catégorise les objets pour s'y retrouver dans le monde physique.

«L'identité sociale» est, du point de vue psychosociologique retenu pour les enquêtes, la partie de la définition de soi qui vient de l'ensemble des groupes auxquels on est susceptible de s'identifier. L'identification sociale est le simple fait de se percevoir soi-même comme membre d'une catégorie sociale ainsi constituée. On peut s'identifier à de multiples groupes, dont beaucoup ne sont pas donnés *a priori*. À côté de catégories qui nous paraissent «évidentes» comme le sexe, la nationalité, le groupe d'âge, la catégorie professionnelle, qui interviennent dans de nombreuses circonstances, des identifications moins évidentes *a priori* peuvent devenir essentielles : on peut s'identifier aux fans d'un club de football ou d'une vedette ; on peut s'identifier à un groupe de malades (songeons aux Alcooliques Anonymes) ; à une pratique culturelle (les colombophiles ou les amateurs d'opéra...), etc.

Pour résumer le concept en une formule, il est plausible qu'une même personne se sente Européenne à Tokyo, Belge en France et Wallonne à Gand ou à Bruxelles, par exemple, ce qui signifie que ces identités coexistent mais ne sont pertinentes que dans des contextes donnés. Parmi ces différentes identités disponibles à l'individu, c'est la *saillance*, ou la pertinence dans un contexte donné qui activera l'une ou l'autre.

Une proposition supplémentaire de cette théorie éclaire l'approche retenue: le choix d'une identification à un moment et dans un contexte donné a comme ressort la recherche par l'individu d'une image de soi positive. Même si les implications et le statut de cette proposition théorique ont été objet de débat ultérieurement¹, elle fonde notre mesure de la valeur associée aux identités testées dans nos enquêtes.

2. L'opérationnalisation des concepts dans les enquêtes

L'opérationnalisation des concepts de la théorie de Tajfel et Turner s'est donc opérée en partant du principe que les identités sont multiples, et que chaque personne les active selon les conditions dans

¹ Voir par exemple Rubin, M., Hewstone, M. (1998)

lesquelles elle se trouve. Il s'en est suivi une opérationnalisation originale, par rapport aux sondages médiatiques, dans laquelle nous avons toujours mesuré *séparément* les sentiments d'appartenance belge, wallon et européen, là où la plupart du temps les questions obligent à choisir une préférence.

Au début de la mesure des identités, l'instrument alors appelé "Wallobaromètre" avait été répliqué deux fois par an entre fin 1988 et 1991. La question de la stabilité des identités n'était à cette époque pas encore tranchée, et la répétition avait permis d'établir que les variations ne s'opéraient pas à aussi court terme. Pour des raisons techniques et pour assurer des intervalles relativement réguliers entre les mesures, nous avons retenu l'enquête de 1991 comme point de départ. Nous testions à l'époque une gamme plus large d'identités (y compris francophone, communale,...), et seules trois peuvent constituer une série cohérente.

Nous avons donc des mesures répétées, à intervalle plus ou moins régulier, sur quasi 25 ans des trois identités belge, wallonne et européenne². Ceci permet de suivre l'évolution des sentiments d'appartenance et de tenter d'en estimer la sensibilité à la conjoncture politique, institutionnelle et socioéconomique.

Les trois dimensions *fréquence*, *intensité* et *valorisation* (fierté) testées, sont celles que nous a suggéré le cadre théorique. Elles sont restées les mêmes au fil du temps, ainsi que les échelles, à une seule adaptation près. Pour favoriser les comparaisons, nous calculons des indices synthétiques pour chaque échelle.

² En l'occurrence six enquêtes semestrielles de fin 1988 à début 1991, et des enquêtes en 1997, 2003, 2007, 2012 et 2013. Nous prenons comme point de départ la dernière enquête de la première série. Tous les tableaux présentés dans ce chapitre sont le résultat de nos propres calculs sur les données de ces enquêtes.

L'échelle de fréquence, en 5 points de "jamais" à "tout le temps", donne lieu à un indice variant de 0 à 4. L'échelle d'intensité, en 3 points de "faible" à "fort", a un indice qui varie de 1 à 3. L'échelle de valorisation, en 4 niveaux de "pas fier du tout" à "très fier", a été résumée sur un indice allant de -2 à +2 afin de représenter la valence négative des deux premiers échelons vs positive pour les deux supérieurs.

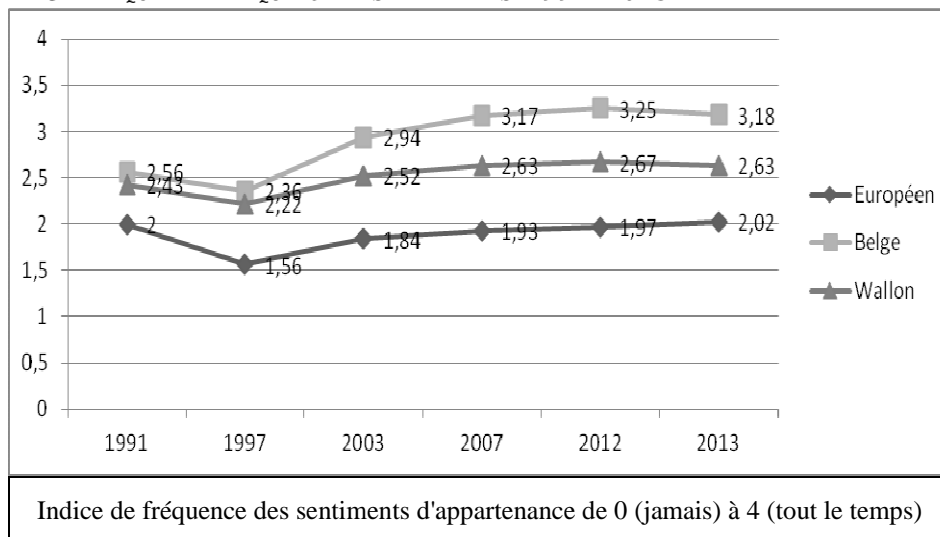
À côté des sentiments d'appartenance déclarés décrits ci-dessus, nous avons ajouté depuis quelques années la question de la différence perçue par rapport à des *outgroups*³. Le choix de ces références externe a été fait, en 2004, selon les thèmes de l'actualité du moment. Ainsi, le contexte de la guerre en Irak suggérait d'opposer à "Européen" l'*outgroup* "citoyen américain". Nous avons cependant adapté ces références lors des vagues successives, de telle sorte que nous pouvons analyser une série temporelle de questions libellées "*Pouvez-vous indiquer dans quelle mesure vous vous sentez différent d'un citoyen...*" Flamand et Français, tandis que pour les vagues 2012 et 2013 nous disposons en outre des références aux Hollandais, Allemands et Bruxellois.

³ On entend par *outgroups* les groupes externes définissant, par contraste, les groupes auxquels on appartient. Il n'y a évidemment pas un seul *outgroup* qui représente le groupe "en creux" par rapport à une identification donnée. Être Belge, c'est ne pas être Français, Allemand, Hollandais, etc. Les circonstances de l'activation d'une identité définissent le cas échéant qui est l'"autre".

3. L'évolution des sentiments d'identité: 1991 - 2013

3.1. La fréquence des sentiments d'appartenance

GRAPHIQUE 1 FREQUENCE DES IDENTITES 1991-2013



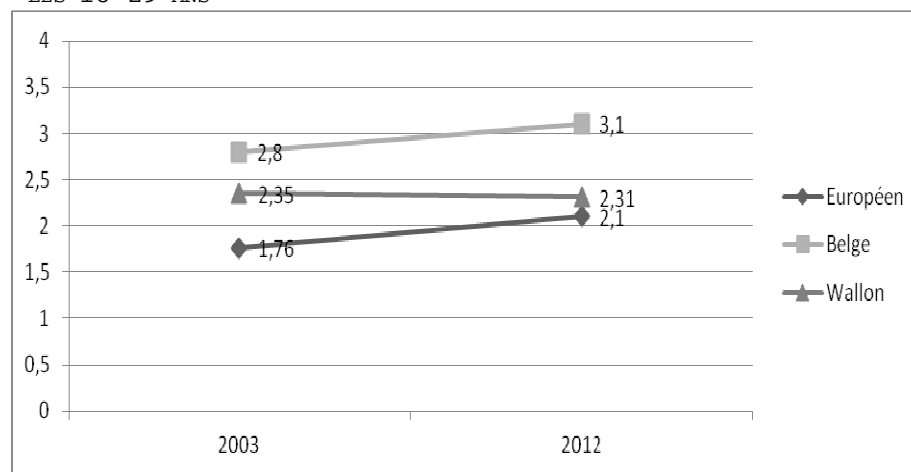
On remarque une certaine stabilité sur plus de 20 ans quant à la hiérarchie entre les trois identifications. La flexion constatée dans les années 90 a été largement récupérée, et sur la période 2007-2012, les trois sont en légère augmentation, même si celle-ci est un peu plus marquée pour l'indice de fréquence du sentiment belge. Nous avons interprété les baisses entre 1991 et 1997 en rapport avec, d'une part la déception relative à la construction européenne, et d'autre part les retombées sur l'image de la Belgique de l'affaire Dutroux, faisant donc à l'époque un lien assez direct entre des conjonctures et leur reflet sur le sentiment d'appartenance. La stabilité entre 2007 et 2012 est de ce point de vue remarquable. Alors que la période a été marquée, d'une part par une crise financière majeure qui aurait pu affecter l'image d'une Europe désunie, et d'autre part par une crise politique tout aussi majeure lors de la formation du gouvernement fédéral belge, ni l'identification à la Belgique, ni celle à l'Europe n'en apparaissent affectées sur cette dimension. On remarque même au contraire, entre 2012 et

2013, que le sentiment européen a rejoint et dépassé son niveau de 1991, certes toujours en retrait par rapport aux deux autres.

Au-delà de l'aspect conjoncturel, ces données semblent nous montrer que les circonstances où l'appartenance belge est pertinente sont les plus nombreuses, tandis que se sentir Européen est "activé" dans un nombre plus restreint d'occasions.

L'interprétation faite quant au désenchantement de l'Europe entre 1991 et 1997 s'appuyait sur une observation supplémentaire: au début des années 90, on constatait que le sentiment wallon était beaucoup plus présent chez les personnes plus âgées, en particulier chez les plus de 65 ans où le sentiment européen était par contre quasi absent. Chez les jeunes (18-29 ans) au contraire, le sentiment européen était quasi équivalent au wallon, ce qui laissait anticiper un probable rattrapage au fil du remplacement générationnel. En 1997, puis en 2003, le sentiment européen avait plongé chez les jeunes, démentant ainsi cette anticipation, et renforçant l'idée du désenchantement.

GRAPHIQUE 2 FREQUENCE DES SENTIMENTS D'APPARTENANCE (INDICE) CHEZ LES 18-29 ANS



Indice de fréquence des sentiments d'appartenance de 0 (jamais) à 4 (tout le temps)

En vertu de cette importante évolution observée alors, il nous paraît utile de nous arrêter un instant sur la tranche d'âge 18-29 ans, et d'observer son évolution en 10 ans, soit 2003 -2012. Nous voyons que pour les sentiments européen et belge, les jeunes suivent globalement

la tendance générale de progression, mais avec d'importantes nuances. Contrairement à l'image globale, chez les jeunes le sentiment wallon ne progresse pas, mais se tasse très légèrement. A l'inverse, le sentiment européen progresse davantage que dans la population globale: en 2012, c'est le seul où l'on observe que la moyenne des jeunes dépasse celle de l'ensemble de la population (2.09 vs. 1.97), alors que pour toutes les autres mesures, en 2003 comme en 2012 ils sont sous la moyenne générale. Ceci semblerait indiquer une sorte de retour, certes dans de moindres proportions, à la situation du début des années 90, où le sentiment européen est davantage caractéristique des plus jeunes.

On remarquera aussi le marquage social des sentiments d'identité: alors que les sentiments belge et européen se font plus rares chez ceux qui ont du mal à nouer les deux bouts, chez ces mêmes défavorisés le sentiment wallon est relativement plus stable.

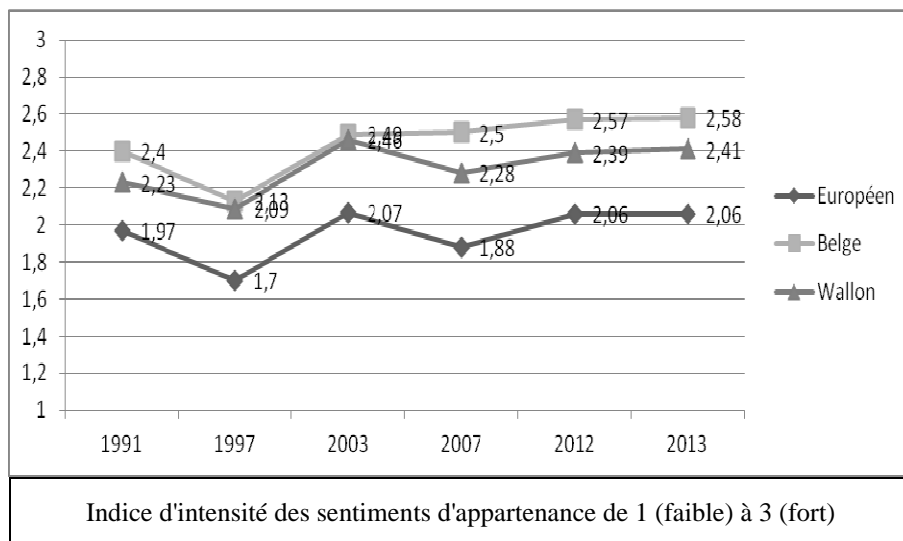
On peut aussi relever spécifiquement le nombre de ceux qui ne se sentent *jamais* belges (4,6%), wallons (11,6%) ou européens (21,3%). Les différences sont notables, mais elles sont aussi socialement marquées: parmi ceux qui s'en sortent difficilement à la fin du mois, 9,6% ne se sentent *jamais* belges, 19% *jamais* wallons, et 35,7% *jamais* européens. C'est donc davantage un retrait de l'ensemble des identités qui s'observe chez les défavorisés, qu'une choix nettement différent parmi celles-ci. Ceci est un premier indice de logiques multiples traversant les positionnements identitaires. À côté des lectures comparant les identités entre elles, il nous faut prendre en considération l'existence d'une autre logique, qui se situe sur un continuum entre identifications fortes à toutes les appartenances simultanément, et distanciation généralisée.

3.1. L'intensité des sentiments d'appartenance

Si il y a, logiquement et heureusement pour la cohérence de l'approche, une convergence entre les dimensions mesurées, il ne s'agit pas d'une simple répétition d'une même mesure. Intensité et fréquence ont des significations suffisamment différentes pour que l'on ne puisse pas simplement superposer les résultats. D'autre part, il faut garder à l'esprit que, par cohérence aussi, lors de la passation de l'enquête, ceux qui répondent "jamais" sur la dimension fréquence du sentiment

d'appartenance ne se voient pas poser les questions d'intensité ou de fierté. Les échantillons sont donc ici amputés de ceux qui ne se sentent jamais wallon, belge ou européen. Ils représentent 12% du total des personnes interrogées en 2012.

GRAPHIQUE 3 INTENSITE DES IDENTITES 1991-2013



Si l'on retrouve donc ici une tendance relativement similaire dans l'évolution, c'est-à-dire une progression des trois identités entre 2007 et 2012, plusieurs différences méritent d'être relevées. Le sentiment wallon était devenu aussi fort que le sentiment belge en 1997 et 2003, pour retomber en 2007, quand "Belge" était le seul à se maintenir. Sur la dernière période, on observe un très léger rattrapage. De même, entre 2007 et 2012, le sentiment européen se renforce davantage que les deux autres. Sur cette dimension donc, l'Europe ne semble pas pâtir des retombées de la crise financière ni de la politique d'austérité dont elle assume, dans l'opinion publique, une large part de responsabilité.

Si nous posons la loupe sur les plus jeunes, certes ici encore la progression est plus marquée pour "belge" et "européen" que pour "wallon", mais à la différence de la fréquence, ici tous les trois sont en progression. La différence est qu'en 2012, les jeunes se situent exactement dans la moyenne générale sur l'intensité de leur sentiment eu-

ropéen: c'est en 2007 qu'ils présentaient encore un déficit, aujourd'hui résorbé, par rapport à leurs aînés.

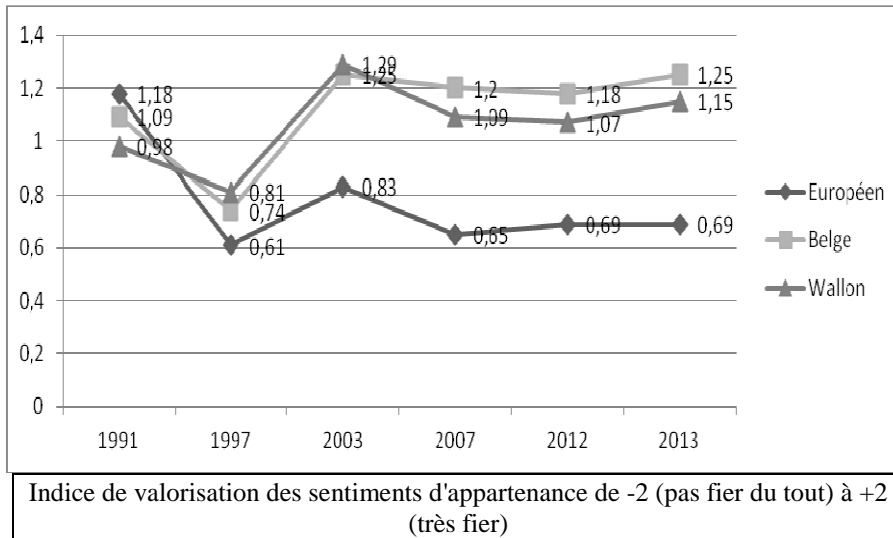
Le niveau général d'intensité relevé, suggère donc que ces identités sont plutôt assumées que subies, dès lors qu'elles sont, en tous cas pour Belge et pour Wallon, à mi-chemin entre "moyen" et "fort" pour l'ensemble des répondants.

3.1. La valorisation des sentiments d'appartenance

Selon les références théoriques sur lesquelles nous nous basons, la fréquence des sentiments d'appartenance, et dans une certaine mesure leur intensité, sont davantage des indicateurs des circonstances dans lesquelles on est amenés à "activer" des identités dont on dispose, celles-ci n'étant bien entendu pour tout un chacun qu'une partie de celles que l'on peut mobiliser. En cela, on pourrait considérer que c'est la valorisation qui est la mesure la plus intéressante, celle qui est le plus susceptible de rendre compte du rapport que l'individu entretient avec l'entité à laquelle on fait référence. On peut parfaitement être amené régulièrement à "activer" son identité belge, par exemple en présence d'étrangers, alors que la valence que l'on lui donne pourra varier selon qu'à un moment donné, comme le dit l'expression populaire "il fait plus ou moins bon être belge", par exemple en fonction de ce que l'actualité du moment y associe. On peut donc faire l'hypothèse que, sauf pour ceux qui récusent l'une ou toutes ces identités collectives, c'est la fierté qui rend le mieux compte de l' "air du temps" qui entoure l'image des collectifs de référence.

Cette interprétation fondée sur la théorie trouve une certaine confirmation empirique dans la plus grande variabilité des mesures de fierté d'une enquête à l'autre, comme il ressort du graphique ci-dessous.

GRAPHIQUE 4 VALORISATION DES IDENTITES 1991-2013



L'ordre des classements a varié plusieurs fois en 20 ans et l'ampleur des mouvements est beaucoup plus marquée. La fierté de se sentir européen se situait déjà à un point assez bas en 2007, c'est-à-dire juste avant la crise financière et les politiques d'austérité qui ont suivi. Même si le sentiment européen reste nettement celui qui suscite le moins de fierté, l'allure de la courbe tendrait à exclure une interprétation qui fasse le lien avec les politiques d'austérité récentes: le plongeon les précède, les années 1990 ayant été plus sévères de ce point de vue. Les événements, ou effets d'image, qui ont affecté la fierté d'être européen ne sont donc pas récents. Il est vrai que les gouvernements nationaux n'ont pas attendu 2008 pour désigner l'Europe comme responsable de politiques impopulaires, mais on ne peut certes pas avancer que ce phénomène ait diminué sur la dernière période. Quant à la scène interne belge, l'interprétation en référence à la crise gouvernementale (et communautaire) ne s'impose pas comme une évidence. Certes la fierté wallonne remonte sensiblement, mais elle suit exactement le profil de la fierté d'être belge: le recul dont nous disposons désormais dans ces mesures nous fait considérer avec davantage de circonspection cette lecture. En effet, ce sont les étapes antérieures, lorsqu'en 1997 et 2003 la fierté wallonne a dépassé (de peu) la fierté belge qui replacent en perspective les mouvements récents. La baisse

de la valorisation du sentiment wallon entre 2003 et 2007 reste, dans le tableau d'ensemble, bien plus importante que ce que l'on pourrait attribuer à la crise gouvernementale.

En 2003 déjà, la fierté d'être européen était statistiquement indépendante de l'âge, seule celle associée au sentiment wallon étant plus marquée chez les plus âgés. On retrouve cette même structure en 2012. Les variations par cohorte sont cependant assez nettes, comme celle entre 18-24 et 25-34 ans sur la fierté européenne: on dirait que les plus jeunes (18-29 ans) ont "retrouvé" en quelque sorte une fierté "perdue" par ceux qui les précèdent, si l'on compare aux tranches d'âge supérieures, à l'exception des 35-44. Mais ceci est vrai, dans une certaine mesure, pour les trois identités. Les 18-24 ans paraissent peut-être moins désabusés, si l'on peut l'exprimer ainsi, que les 25-34 ans, qui présentent un creux marqué sur toutes les identités. Le tableau 1 permet aussi de relever à quel point les plus âgés ont des fiertés beaucoup plus marquées que toutes les autres classes d'âge, surtout pour "belge " et "wallon", mais même pour "européen", ce qui ne se vérifiait pas du tout, au contraire, quant à la fréquence de ce sentiment d'appartenance.

TABLEAU 1 VALORISATION DES IDENTITES SELON L'AGE 2012

Tranche d'âge	18 -24	25 - 34	35 - 44	45 - 54	55 - 64	65 et +
Européen	0,77	0,54	0,77	0,58	0,64	0,83
Belge	1,20	1,04	1,24	1,10	1,02	1,42
Wallon	0,84	0,77	1,09	1,04	1,10	1,38
Indice de valorisation des sentiments d'appartenance de -2 (pas fier du tout) à +2 (très fier)						

Rapporté à l'indicateur socioéconomique que représente la facilité à boucler les fins de mois⁴, la fierté liée aux identités montre à nouveau un pattern observé sur les autres dimensions, mais un peu accentué: on est plus fier d'être wallon lorsque l'on a des difficultés, alors que dans le même temps on est moins fier d'être belge ou européen. On pourrait, ici, pousser l'hypothèse de l'identification à la Wallonie comme région associée à davantage de protection sociale, mais nous renvoyons le lecteur au chapitre de cet ouvrage qui explore les contenus de l'identité wallonne pour se faire une opinion sur le sujet: cette explication est au mieux partielle.

TABLEAU 2 VALORISATION DES IDENTITES SELON LA FACILITE A BOUCLER LES FINS DE MOIS 2012

Facilité à boucler les fins de mois	Très facilement	Facilement	Difficilement	Très difficilement
Européen	0,78	0,69	0,68	0,61
Belge	1,12	1,28	1,09	0,91
Wallon	0,74	1,10	1,06	1,12
Indice de valorisation des sentiments d'appartenance de -2 (pas fier du tout) à +2 (très fier)				

⁴ Dans le questionnaire, cet indicateur est formulé " Avec ce revenu, parvenez-vous facilement à joindre les deux bouts?"

D'autres indicateurs de niveau socioéconomique, telle la classe sociale (autoassignée), tendent à confirmer ces résultats: ceux qui se situent dans la "classe ouvrière"⁵ sont les plus fiers d'être Wallons (et pour ceux-là, la fierté d'être Wallon dépasse celle des autres identités), alors que c'est dans la "classe moyenne inférieure" que le sentiment européen est le moins valorisé.

4. La complémentarité des identités

L'enseignement majeur qu'a apporté le programme de recherche initié en 1988 sur les identités sociales a été de démontrer, grâce à la mesure séparée des différents sentiments d'appartenance, qu'ils étaient complémentaires et non concurrents, voire mutuellement exclusifs comme l'impliquent des questions formatées en "vous sentez-vous plutôt belge OU plutôt wallon". Pourtant, à l'occasion des "crises communautaires", ou de tout autre événement impliquant des questions identitaires, les sondages commandités par la presse continuent à poser les questions sur le mode du choix, ou au minimum de la préférence.

Cette complémentarité peut être désormais considérée comme structurelle, puisqu'elle se vérifie de façon massive et sans démenti sur l'ensemble des enquêtes menées depuis 1988.

Nous observons donc encore une fois une corrélation positive entre les trois identités mesurées. Pour ce qui concerne la fréquence, toutes les corrélations sont statistiquement significatives.

TABLEAU 3 CORRELATION ENTRE LA FREQUENCE DES IDENTITES 2012

Fréquence	Coefficient de corrélation		
	Européen	Belge	Wallon
Européen	1	,115	,085
Belge	,115	1	,475

⁵ En réponse à la question: " On situe parfois les gens en termes de classes ou catégories sociales. Pourriez-vous indiquer à laquelle des catégories suivantes vous diriez appartenir ? : Classe supérieure; Classe moyenne supérieure; Classe moyenne; Classe moyenne inférieure; Classe ouvrière; Exclu"

Wallon	,085	,475	1
--------	------	------	---

On remarque en particulier que la corrélation entre la fréquence du sentiment européen et les deux autres, bien que positive et significative, est très nettement inférieure, en valeur, à celle entre "belge" et "wallon". La valeur de ce coefficient ne laisse aucun doute quant au caractère massif de la complémentarité: au plus souvent on se sent wallon, au plus souvent on se sent aussi belge.

On observe le même phénomène quant aux intensités, sauf que dans ce cas l'association "européen" et "wallon" est juste en dessous du seuil statistique: dans ce cas on doit conclure à l'indépendance. Sur cette dimension, l'association belge-européen est plus marquée que sur la dimension fréquence, mais c'est encore, et de loin, l'association belge-wallon qui est la plus forte.

TABLEAU 4 CORRELATION ENTRE L'INTENSITE DES IDENTITES 2012

Intensité	Coefficient de corrélation		
	Européen	Belge	Wallon
Européen	1	,150	,063
Belge	,150	1	,375
Wallon	,063	,375	1

Même conclusion quant à la fierté: on est à la fois fier d'être belge et fier d'être wallon, c'est le résultat qui domine ce tableau. On voit cependant que sur la dimension fierté, belge et européen vont davantage ensemble.

TABLEAU 5 CORRELATION ENTRE LA VALORISATION DES IDENTITES 2012

Fierté	Coefficient de corrélation		
	Européen	Belge	Wallon
Européen	1	,338	,213
Belge	,338	1	,452
Wallon	,213	,452	1

La théorie de l'identité sociale fournit un cadre d'explication évident à cette complémentarité. Puisque son point de départ, comme nous l'avons précisé au début de cet article, implique que l'on utilise,

selon les circonstances, les catégories perçues comme pertinentes, on sera, le cas échéant, Liégeois à Charleroi, Wallon à Bruxelles, Belge à Paris et Européen à Tokyo : on ne se revendiquera probablement pas, devant un Chinois de Chine, du wallon de Seraing plutôt que celui de Chênée... Ce que nous apprend ce résultat empirique désormais consolidé n'est donc pas que l'identité wallonne ou belge ne serait pas pertinente, mais que dans le contexte d'une enquête, fût-elle centrée sur les identités et les choix politico-institutionnels, la grande majorité des gens ne se positionne pas dans la logique d'opposition des identités, mais plutôt dans celle de leur imbrication.

Si les coefficients de corrélation sont ici sans appel, ils n'en restent pas moins des grandeurs abstraites. Il peut être à ce point de vue plus parlant d'exprimer ces résultats en pourcentages, moyennant de regrouper entre elles les catégories positives (plutôt fier et très fier), d'une part, et les négatives (plutôt pas fier et pas fier du tout), afin de rassembler les résultats en un tableau 2X2.

TABLEAU 6 CROISEMENT ENTRE FIERTE D'ETRE BELGE ET FIERTE D'ETRE WALLON 2012

	Wallon fier	Wallon pas fier
Belge fier	82,7%	7,5%
Belge pas fier	4,9%	4,9%

Le résultat est massif sous cette forme aussi: 83% du total des répondants est à la fois fier d'être belge et d'être wallon, 5% ne le sont d'aucun des deux, et ceux qui opposent les deux identités, en choisissant une et répudiant l'autre, sont au total 12% de l'ensemble des répondants.

Il est intéressant de remarquer que cette caractéristique structurale ne s'est pas affaiblie à la suite de la crise communautaire et gouvernementale, puisque la proportion des "complémentaires" est plutôt stable sur les dix années prises en compte, voire s'accroît légèrement entre 2007 et 2012, intervalle correspondant à la crise institutionnelle.

TABLEAU 7 ÉVOLUTION DE LA COMPLEMENTARITE ENTRE IDENTITE BELGE ET WALLONE : FREQUENCES 2004-2013⁶

Fréquences	2004	2007	2012	2013
Belge rare et Wallon rare	6,5%	4,2%	5,6%	4,9%
Belge souvent et Wallon rare	11,8%	14,2%	12,3%	12,0%
Belge rare et Wallon souvent	2,8%	2,5%	1,3%	2,8%
Belge souvent et Wallon souvent	52,4%	54,1%	57,7%	54,5%

L'analyse en termes de fréquences montre une légère flexion du "belgicisme" (Belge souvent et Wallon rare) depuis 2007, pour revenir au niveau de 2004. Mais en regard, le "wallingantisme" (Belge rare et Wallon souvent) reste très marginal: les sentiments fréquents pour les deux identités simultanément représentent de façon stable plus de la moitié des Wallons.

TABLEAU 8 ÉVOLUTION DE LA COMPLEMENTARITE ENTRE IDENTITE BELGE ET WALLONE : VALORISATION 2004-2013

Valorisation	2004	2007	2012	2013
Belge fier et Wallon fier	87,3%	83,4%	82,7%	86,0%
Belge fier et Wallon pas fier	5,1%	8,9%	7,5%	6,6%
Belge pas fier et Wallon fier	5,4%	4,2%	4,9%	3,9%
Belge pas fier et Wallon pas fier	2,3%	3,6%	4,9%	3,6%

Rappelons que la mesure de la valorisation élimine automatiquement ceux qui déclarent ne "jamais" éprouver un sentiment d'appartenance. L'échelle en quatre modalités permet d'intégrer tous les

⁶ Afin de rendre la comparaison dans le temps lisible, les fréquences ont été regroupées: "rare" correspond à "jamais" et "rarement"; "souvent" correspond à "tout le temps" et "souvent". Le total est inférieur à 100% car les "de temps en temps", inclassables selon cette logique, ont été ignorés sur les deux dimensions.

répondants dans ce tableau. La complémentarité y paraît encore plus massive, puisque pas moins de huit Wallons sur dix sont fiers des deux appartenances à la fois. Les variations dans le temps paraissent ici aussi limitées, puisqu'au léger tassement observable de 2004 à 2012 correspond un très large rattrapage sur une seule année, entre 2012 et 2013.

C'est donc essentiellement à une stabilité dans le temps que nous devons conclure, plutôt qu'au reflet de positionnements sensibles à la conjoncture politique.

Si cette complémentarité des identités est massive et constante en Wallonie, il ne nous a malheureusement jamais été donnée de procéder à une même mesure, avec les mêmes outils, en Flandre. Il n'est pas sûr que de ce côté de la frontière linguistique, les mêmes structures identitaires se révèlent. Nous avons cependant eu l'occasion, en 2007, d'étendre l'enquête à Bruxelles. Certes, les effectifs de répondants disponibles sont plus faibles: deux cents personnes y avaient été interrogées. Cela suffit cependant à confirmer la tendance générale relevée en Wallonie au cours des années: la complémentarité domine.

TABLEAU 9 ÉVOLUTION DE LA COMPLÉMENTARITÉ ENTRE IDENTITÉ BELGE ET BRUXELLOISE: FREQUENCES 2007⁷

Fréquences	2007
Belge rare Bruxellois rare	7,9%
Belge souvent Bruxellois rare	6,9%
Belge rare Bruxellois souvent	5,4%
Belge souvent Bruxellois souvent	46,0%

Le tableau 9 nous montre que la combinaison "souvent-souvent" est de loin la combinaison modale, mais elle reste néanmoins sous la barre des 50%, contrairement à la mesure en Wallonie. C'est, sur le même axe complémentaire, la combinaison "rare-rare" qui se situe à un niveau un peu plus élevé. On remarquera que parmi les

⁷ Voir note explicative du tableau 12.

combinaisons où les identités sont plutôt concurrentes, le "Belge souvent-Bruxellois rare" est moins marquée qu'en Wallonie, en faveur de la combinaison inverse.

TABEAU 10 ÉVOLUTION DE LA COMPLÉMENTARITÉ ENTRE IDENTITÉ BELGE ET BRUXELLOISE: VALORISATIONS 2007

Valorisation	2007
Belge fier et Bruxellois fier	77,6%
Belge fier et Bruxellois pas fier	4,1%
Belge pas fier et Bruxellois fier	7,6%
Belge pas fier et Bruxellois pas fier	10,6%

Le même exercice avec la fierté associée aux identités donne un résultat similaire: on est fier des deux, ou d'aucune des deux, rarement de l'une aux dépens de l'autre. Mais on note ici que l'absence de fierté aux deux identités dépasse les 10%, ce qui est le triple de ce que l'on observe en Wallonie. Nous avons vérifié que l'effet des origines du répondant se marquait de façon similaire quant au sentiment wallon et au sentiment bruxellois: comme attendu, ceux dont le père n'est pas de nationalité belge ont moins tendance à se sentir souvent wallon (ou bruxellois), et à en être moins fier. Mais le résultat présenté dans le tableau 10 reflète en fait la proportion des répondants d'origine étrangère: ils sont près de 18% dans l'échantillon wallon, et plus de 42% dans l'échantillon bruxellois.

5. Le sentiment de différence vis-à-vis des outgroups

L'identité est donc, selon la référence théorique qui nous sert de guide, cette manière de se présenter soi-même qui nous relie à certains autres aux caractéristiques communes, en faisant la distinction avec les "autres", ceux qui ne font pas partie du groupe. C'est l'interaction, réelle ou symbolique, avec un "autre" qui fait que parmi tous les "nous" auxquels un individu peut se rattacher, il choisira celui qui, pour lui, convient le mieux à la situation, en lui offrant l'image de lui-même la plus positive possible.

Après avoir examiné les prégnances des "nous" faisant référence à une appartenance régionale ou nationale, nous pouvons aussi voir dans quelle mesure l'autre face de cette même médaille évolue dans le temps, en l'occurrence la distance que l'on perçoit - ou attribue - entre "nous" et une sélection d' "autres".

Ces questions sur "la mesure dans laquelle on se sent différent de" ont été introduites en cours de route dans les développements des questionnaires sur l'identité, et il y aurait évidemment une infinité d'"outgroups" à tester de cette manière: si l'on se sent wallon, belge ou européen, par rapport à quels extérieurs cela peut-il faire sens? La sélection, forcément sévère dans l'économie d'un questionnaire, a été influencée par les événements marquants des périodes où chaque questionnaire a été développé (par exemple en 2003, à l'époque de la guerre d'Irak, il paraissait pertinent d'opposer européen à américain, ce qui est moins évident en 2012), de telle sorte que nous n'avons plus la même liste qu'il y a dix ans, et que la comparaison temporelle ne peut plus se faire que sur un nombre restreint d' "outgroups".

TABEAU 11 SENTIMENTS DE DIFFERENCE A L'EGARD DE CITOYENS... 2013

Pouvez-vous indiquer dans quelle mesure vous vous sentez différent des citoyens suivants?					
	Bruxellois	Flamand	Français	Hollandais	Allemand
Très différent	16,0%	31,2%	16,6%	38,6%	42,3%
Plutôt différent	32,7%	34,9%	38,3%	37,9%	34,7%
Plutôt pas différent	28,6%	18,9%	27,7%	13,8%	13,1%
Pas différent du tout	22,7%	15,0%	17,5%	9,6%	9,9%

La liste reste, en 2012 et 2013, confinée à une comparaison avec des voisins immédiats: Bruxellois et Flamands en miroir de l'identité wallonne; Français, Hollandais et Allemand en miroir de l'identité belge. Comme lecture d'ensemble, on peut d'abord relever que dans tous les cas, sauf - de peu - pour les Bruxellois, il y a une majorité du côté "différent". Et l'effet de la langue commune est tout aussi marquant, puisque Bruxellois et Français se démarquent, pour

tous les autres groupes la majorité de "différent" atteint ou dépasse les deux tiers.

Une lecture détaillée de ce tableau montre que ceux qui sont perçus comme les plus différents sont les Allemands, quasi à égalité avec les Hollandais. Si ceux-ci sont perçus comme plus éloignés que les Flamands, ces derniers sont quand même très nettement perçus du côté "différent", de telle sorte que l'on peut lire ces résultats comme une prédominance de la dimension linguistique ou culturelle (voire politique, mais jusqu'ici rien ne permet de l'affirmer) sur la dimension d'appartenance commune à la nation belge.

5.1. L'évolution des sentiments de différence

De ces cinq références externes, seules deux avaient déjà été testées précédemment, de telle sorte que les comparaisons dans le temps ne peuvent porter que sur la différence ressentie vis à vis d'un citoyen flamand et d'un citoyen français. Nous disposons pour cela de quatre mesures: 2004, 2007, 2012 et 2013.

TABLEAU 12 EVOLUTION DES SENTIMENTS DE DIFFERENCE A L'EGARD DES FLAMANDS 2004-2013

Pouvez-vous indiquer dans quelle mesure vous vous sentez différent des citoyens suivants: un citoyen flamand				
	2004	2007	2012	2013
Très différent	8,9%	13,5%	30,3%	31,2%
Plutôt différent	26,1%	27,8%	34,1%	34,9%
Plutôt pas différent	21,8%	22,8%	20,8%	18,9%
Pas différent du tout	43,3%	36,0%	14,8%	15,0%

Si la tendance générale est à l'accroissement de la différence perçue à l'égard des Flamands, le saut observé entre 2007 et 2012 est d'une bien plus grande ampleur que celui déjà à l'œuvre sur la période précédente, et il se confirme en 2013. La situation actuelle d'une nette majorité côté "différent" n'est pas une constante: la somme des deux lignes du haut représentait à peine plus d'un tiers des répondants en

2004, 40% en 2007, et deux tiers en 2013. Le mouvement est donc ici considérable sur les six dernières années, beaucoup plus que sur les trois précédentes. Il nous semble légitime de mettre en relation cette mesure avec la crise communautaire et gouvernementale, dont l'effet sur la perception de l'autre est l'explication qui semble s'imposer. On relèvera donc une bien plus grande sensibilité de cette mesure-ci à la conjoncture politique par rapport à celle du sentiment d'appartenance. Le tableau d'ensemble est que les Wallons continuent à se sentir belges en même temps qu'ils se sentent de plus en plus différents des Flamands. La cohérence entre ces deux observations à première vue contradictoires réside dans la complémentarité entre les identités que nos enquêtes démontrent depuis 1988: l'identité wallonne n'est pas exclusive ni excluante.

TABLEAU 13 EVOLUTION DES SENTIMENTS DE DIFFERENCE A L'EGARD DES FRANÇAIS 2004-2013

Pouvez-vous indiquer dans quelle mesure vous vous sentez différent des citoyens suivants: un citoyen français				
	2004	2007	2012	2013
Très différent	8,9%	11,0%	14,6%	16,6%
Plutôt différent	28,7%	30,4%	34,8%	38,3%
Plutôt pas différent	25,2%	28,0%	32,0%	27,7%
Pas différent du tout	37,1%	30,6%	18,6%	17,5%

L'examen, en parallèle avec les résultats précédents, de l'évolution de la différence perçue avec les Français amène cependant à relativiser légèrement l'interprétation strictement belgo-belge centrée sur la politique et l'institutionnel. Le mouvement d'accentuation des différences perçues joue aussi sur la comparaison avec les Français. Certes, il y a davantage de similitudes perçues; certes l'évolution est moindre dans l'ensemble. Mais la tendance commune observée tant dans la comparaison Wallon / Flamand que dans la comparaison Wallon / Français oblige à mobiliser une interprétation en termes plus généraux de "chacun chez soi", voire de repli, au-delà des contingences politiques belges.

5.1. Sentiments d'appartenance et différence perçue

Pour une meilleure compréhension de ce que peuvent représenter les identités telles que nous les mesurons, il est utile de voir le rapport entre les sentiments d'appartenance et la différence perçue. Les résultats ne sont pas exactement linéaires comme on aurait pu l'attendre.

Tout d'abord, le lien n'est pas toujours significatif statistiquement. Ainsi, la moyenne de différence perçue⁸ par rapport à un Français ne varie pas selon la fréquence ou la fierté d'être belge: l'identité belge ne semble pas se construire en contraste aux Français.

TABLEAU 14 SENTIMENTS DE DIFFERENCE A L'EGARD DES FLAMANDS SELON LA FREQUENCE DES IDENTITES 2012

Sentiment wallon	Indice de différence d'un Flamand	Sentiment belge	Indice de différence d'un Flamand
Jamais	2,435	Jamais	2,835
Rarement	2,628	Rarement	3,045
De temps en temps	2,967	De temps en temps	2,908
Souvent	2,805	Souvent	2,818
Tout le temps	2,798	Tout le temps	2,708

Si l'on examine la différence perçue à l'égard d'un Flamand selon la fréquence des sentiments belge et wallon, la première chose qui saute aux yeux est que ce n'est en tous cas pas du côté des sentiments les plus fréquents, pour l'un comme pour l'autre, que la différence perçue est la plus grande. Elle est la plus forte chez ceux qui se sentent "rarement" belges, et chez ceux qui se sentent "de temps en temps" wallons. Il n'y aurait donc une "inclusion" plus grande des Flamands pour ceux qui se sentent souvent belges que dans une mesure limitée, et à condition de ne pas prendre en compte les "jamais". Il n'y a pas

⁸ La comparaison est proposée ici via le calcul des résultats sous la forme d'un indice synthétique de différence. Il a été calculé à partir des valeurs brutes des modalités, de telle sorte que "très différent" vaut 4, et "Pas différent du tout" vaut 1. Le partage 50/50 entre les "différents" et les "pas différents" se situe donc au milieu de l'échelle, à 2,5.

davantage d' "exclusion" des Flamands par ceux qui se sentent souvent wallons.

TABEAU 15 SENTIMENTS DE DIFFERENCE A L'EGARD DES FLAMANDS SELON LA VALORISATION DES IDENTITES 2012

Sentiment wallon	Indice de différence d'un Flamand	Sentiment belge	Indice de différence d'un Flamand
Très fier	2,783	Très fier	2,671
Plutôt fier	2,833	Plutôt fier	2,808
Plutôt peu fier	2,798	Plutôt peu fier	3,067
Pas fier du tout	3,113	Pas fier du tout	2,598

La même analyse appliquée aux niveaux de fierté donne aussi des résultats d'une lecture difficile. Nous avons conservé dans le graphique la fierté d'être Wallon, mais l'ANOVA nous indique que les indices moyens ne sont pas significativement différents. Cela s'explique par le très petit nombre de répondants dans la catégorie "pas fier du tout", qui conduit à l'ignorer de l'interprétation. Cette précaution vaut aussi pour la fierté d'être Belge, ce qui réduit l'interprétation possible à une baisse de la différence perçue vis-à-vis des Flamands au fur et à mesure qu'augmente la fierté d'être Belge.

Le même exercice par rapport à la différence perçue vis-à-vis des Français donne aussi des résultats non significatifs quand on prend en considération la fréquence des sentiments d'appartenance, tant belge que wallon. Pas davantage d'effet de la fierté d'être Belge, par contre on note que la différence perçue par rapport au Français diminue quand augmente la fierté d'être wallon.

5.1. Un sentiment d'altérité croissant à l'égard des tous les outgroups?

Si nous n'avons pas beaucoup de recul quant aux sentiments de différence, si ce n'est pour ceux à l'égard des Flamands et des Français, l'évolution en une seule année, de 2012 à 2013, se marque sur

tous les groupes proposés. Même si un indice⁹⁹ est très abstrait et permet difficilement de rendre tangible l'ampleur de l'évolution, le tableau 16 résume ces progressions.

TABLEAU 16 ÉVOLUTION DES SENTIMENTS DE DIFFÉRENCE À L'ÉGARD DE CITOYENS... 2012 - 2013

Pouvez-vous indiquer dans quelle mesure vous vous sentez différent des citoyens suivants? (indice)					
	Bruxellois	Flamand	Français	Hollandais	Allemand
2012	2,389	2,799	2,455	2,979	3,023
2013	2,420	2,822	2,540	3,055	3,094

Lorsque ces mesures sont ramenées à un indice synthétique, ce qui permet d'embrasser d'un seul tableau les cinq groupes pris en considération, on voit que pour tous une légère augmentation du sentiment de différence se marque. C'est une leçon de ce baromètre 2013, les Wallons se sentent de plus en plus différents de leurs voisins, quels qu'ils soient. Toutefois, là où l'évolution la plus spectaculaire, pour 2007-2012, concernait les Flamands, on remarque 2012 qu'entre 2012 et 2013, les différences perçues avec les citoyens d'autres *pays* s'accroissent plus que celles vis-à-vis des autres régions belges: +0.07 à +0.09 pour les pays voisins; +0.02 à +0.03 pour les régions belges.

Nous avons vérifié que ces sentiments de différence étaient corrélés entre eux, c'est-à-dire que l'on tend à se sentir *simultanément* différent de tous les groupes proposés. Le niveau de ces corrélations nous paraît suffisant pour voir, dans ces résultats, un effet d'ensemble qui transcende les différences mesurées d'une catégorie à l'autre, même si celles-ci subsistent.

L'évolution dans le temps de ces différences perçues semblerait donc un phénomène social à mettre en rapport, voire à expliquer, dans des termes plus généraux. La première idée qui vient à l'esprit est de les lire comme un sentiment de repli, sentiment qui pourrait être

⁹⁹ Indice dont le calcul est expliqué dans la note 4 ci-dessus

mis en rapport, dans la conjoncture actuelle, avec une idée de menace sur l'avenir, ou de perte de contrôle sur l'environnement.

Cette hypothèse pourrait trouver sa confirmation dans les données du baromètre social portant sur la confiance, le sentiment de contrôle, et la perception de l'avenir. Nous avons la possibilité de repérer un éventuel lien entre les craintes et l'impression d'altérité des voisins. A l'analyse, cette hypothèse se trouve infirmée par les résultats. Dans la quasi-totalité des cas, il n'y a pas d'impact significatif du positionnement du répondant quant à sa perception de l'avenir, ou son sentiment de contrôle et le degré de différence vis-à-vis des voisins. Nous devons donc réfuter l'idée que les sentiments de différence s'expliqueraient globalement par une insécurité existentielle telle qu'exprimée par les questions par lesquelles le baromètre aborde ces thèmes.

6. Conclusions

Les données collectées depuis 1988, et l'analyse que nous en faisons pourraient mener à la conclusion que les sentiments d'appartenance sont un mauvais indicateur de la conjoncture sociopolitique parce que trop stables alors que le paysage politique bouge et évolue, que les questions communautaires reviennent à l'avant plan, même si les gens préféreraient une Belgique pacifiée. On voit en tous cas que depuis 25 ans, le principe de complémentarité est une donnée de base, dont le caractère massif laisse difficilement entrevoir un possible retournement, et se prête donc mal à toute tentative de manipulation en faveur d'un agenda politique. Evidemment, personne n'a oublié qu'en avril 1968, les étudiants français ne pensaient qu'à leur petite vie individuelle, mais en général les liens structurels entre variables, dans les données d'enquête, sont beaucoup plus robustes que les grandeurs mesurées elles-mêmes. Même s'il existe des liens entre les identités wallonne et belge et les électors des différents partis, il paraît peu probable que les plus doués des politiciens ou des journalistes parviennent dans un avenir prévisible à inverser les tendances de fond. Mais il n'en est pas moins vrai que des fluctuations s'observent dans le moyen terme, -comme celle du sentiment européen dans les années 1990 - même si nous n'en mesurons pas toujours l'impact: sur

base des évolutions conjoncturelles, on dirait que les joueuses de tennis belges ont eu plus d'effet sur la fierté d'être Belge que les crises politique et économique de 2007-2008.

Il n'empêche que la théorie de l'identité sociale nous a fourni un cadre d'analyse qui semble robuste, en particulier grâce à cette complémentarité des identités lorsqu'elles sont mesurées en contexte d'enquête. Par contre, l'évolution des *sentiments de différence* semble beaucoup plus rapide, et reste tout-à-fait ancrée dans le cadre conceptuel théorique choisi. Plus qu'un éventuel glissement, dans le temps, vers une identité plutôt qu'une autre, on voit se dessiner un repli - une défiance? - vis-à-vis de tous les extérieurs. Ce mouvement ne trouve pas d'explication immédiate dans l'opérationnalisation d'hypothèses liées à la crainte de l'avenir telle que nous avons pu les concevoir.

Si certaines conclusions de ces mesures régulières des identités en Wallonie sont maintenant consolidées, elles appellent assurément une contrepartie, avec les mêmes outils en Flandre, afin de vérifier si un modèle d'identités en concurrence caractérise mieux le positionnement des Flamands en la matière.

Bibliographie :

Abrams, D. et Hogg, M.A. (Eds.) (2000), *Social identity and social cognition*, Oxford, Blackwell.

Brubaker, R. (2001), « Au-delà de L'« identité » », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 139, no 1, p. 66-85.

Hogg M., Abrams D., (1988), *Social identifications : Social psychology of intergroup relations and group processes*, Routledge.

Italiano, P, Vandekerke M. (1992), Identités civiles et politico-institutionnelles : parallélisme ou substitution ?. In Le Gall D. (Ed.), *Régulation sociale et contextes sociaux européens*, Université de Caen.

Italiano, P. (2006), Identités et politique : quinze ans dans un miroir, *Fédéralisme Régionalisme*, Volume 6 : 2005-2006

Jacquemain M. (2011) : L'identité wallonne aujourd'hui. In Germain P. , Robaye R., *L'Etat de la Wallonie. Portrait d'un pays et de ses habitants*, Presses Universitaires de Namur.

Rubin, M., Hewstone, M. (1998), Social identity theory's self-esteem hypothesis: A review and some suggestions for clarification, *Personality and Social Psychology Review* 2 (1), pp. 40–62.

Tajfel, H., Turner, J. C. (1979). An integrative theory of intergroup conflict. In W. G. Austin, S. Worchel (Eds.), *The social psychology of intergroup relations* (pp. 33–47), Brooks/Cole